

# La Fin de Cavalier de la Salle

C'est une poignante histoire que celle de la fin de Cavalier de la Salle: le "Découvreur" de la Louisiane, des bouches du Mississippi, qui, revenu de France avec mission de les aborder par le Golfe du Mexique, ne les retrouve plus, va s'échouer au Texas, se met à la recherche de sa propre découverte et finalement se fait tuer par deux traitres de sa suite, au moment où il va avoir les rives de ce fleuve qui lui aura coûté la vie!

Cette tragédie destinée à longtemps fait méditer tous ceux qui ont suivi Cavalier de la Salle dans ses explorations; et—parce que l'on s'efforce toujours de s'expliquer le sort des grands hommes, surtout quand ils finissent dans une infortunée —les uns ont voulu l'attribuer à la mauvaise volonté du marin fort distingué qui le conduisait vers les côtes de la Louisiane, les autres aux traditions de guerre de l'explorateur, qui auraient été d'un autre âge et n'étaient plus faites pour les temps modernes. Pour ceux-ci, Cavalier de la Salle était le dernier guerrier du moyen âge, égaré dans une époque qui n'était plus la sienne.

J'avoue que cette conception, qui sert de conclusion à un des chapitres des plus attachants du livre de Miss Grace King sur la Nouvelle-Orleans, me frappa beaucoup et que j'en gardais un souvenir très vif, quand les circonstances m'ont sous mes yeux un beau portrait de Cavalier de la Salle qui fut pour moi une révélation. Cela, le dernier guerrier féodal me disais-je, en observant cette physionomie empreinte de mélancolie, de doute, d'inquiétude, et presque d'anxiété? Plutôt le premier nœ-rasthénique des temps modernes! Quel contraste avec les traits décidés, volontaires, impérieux de Bien-Ville, et surtout d'Herberville, qui devaient représenter et mener à bien l'expédition de la Salle! Celui-ci l'air de se méfier des choses, des gens et jusque de lui-même, paraît, avec son expression songeuse et dubitative, se demander perpétuellement, comme sous l'empire d'une cruelle obsession: ce que lui dissimule son semblable, ce que lui cache le monde, et ce que lui réserve le destin.

Qui, Cavalier de la Salle, et ce fut un Satanisme. Et à ce point, vous m'arrêtez. Vous me reprochez un anachronisme. Vous croyez que la lecture de nos postes symbolistes, décadents, déshérents, de Verlaine et de ses Poèmes Saturniens, m'inquiète. Eh bien! le mot a été dit avant moi. Demandez par quel un contemporain de l'explorateur, au moment où il préparait sa fatale expédition, et où il se perdait en discussions sans fin, sur des questions insignifiantes, avec le commandant du "Joly", le vaisseau mis à sa disposition par Louis XIV. (Je plains beaucoup le pauvre Beaujeu, écrit un ami de l'officier de marine, le 22 juillet 1684, d'avoir affaire à une humeur si saturnienne.)

Tout sa vie, le découvreur eut la manie de la persécution. Son obsession, ce sont les Jésuites, qu'il croit acharnés à la perdre. Des ses premières expéditions il est hanté par cette crainte et elle lui vaut une bien piquante aventure, dans le goât de celle de Joseph et de Putiphar. Le récit, je crois, vous amusera. "A son arrivée à Québec, le fermier des droits du Roy, qui est un des plus riches hommes de ce lieu, et très attaché aux Jésuites, l'instaurant venu complimenter lui fit offrir de sa maison durant le séjour qu'il aurait à faire en ce lieu. M. de la Salle fut fort surpris et ces offres s'étant chargées tout à coup en instances très pressantes, il se trouva comme forcé de les accepter pour ne pas désoùbler ce homme. Il fut reçu chez lui d'une manière digne de ces premières avances et la femme de ce fermier seconda si bien son mari que M. de la Salle ne pouvait assez admirer une amitié si soudaine? Cette femme était belle et dévote des Jésuites. Elle commença d'abord à vivre avec M. de la Salle avec une familiarité apparemment cordiale, mais honnête, que M. de la Salle reçut d'une manière respectueuse, ayant toujours au fonds du cœur quelque défiance de toutes ces amitiés. Cette familiarité devint un peu plus pressante et enfin il lui parut que cette créature voulait exciter de la passion en faisant semblant d'en avoir. Il affectait d'autant plus de retenue et ne craint pas devoir se retirer de cette maison, voyant son départ très prochain; mais cette femme qui avait son dessin formé, ne voulant pas le laisser partir sans l'avoir exécuté, prit l'occasion d'une visite de civilité, qu'il lui rendit dans sa chambre un dimanche avant la messe, où après avoir fait tout ce qu'elle put pour porter ce gentilhomme à lui faire quelques avances, et désespérant d'en venir à bout, parce qu'il faisait semblant de ne rien entendre, elle lui prit la main et la porta sur son sein. Ce gentilhomme surpris de cette effronterie, ne voyant que trop qu'il fallait fuir ou s'écrouler, tourna la chose en raillerie et tranchant la conversation en un mot se retira sans lui donner le temps de se reconnaître. Cette affaire précipita son départ, car il ne voulait pas scandaliser cette maison. Il n'est pas absolument impossible que cette femme n'eût conçu une passion véritable pour lui, mais il est beaucoup plus

probable que croyant ce gentilhomme aussi déréglé que le sont la plupart des gens de sa profession et de son âge, le mari et la femme de concert luy voulurent donner une occasion de paroistre tel qu'ils le croyaient et le perdre ensuite de réputation pour la plus grande gloire de Dieu." Vous savez que la devise des Jésuites est "ad majorem Dei gloriam", pour la plus grande gloire de Dieu.

Voilà donc Cavalier de la Salle, à moins de trente ans, homme d'épée engagé dans la plus aventureuse des carrières, obsédé jusque dans ses bonnes fortunes, de doutes, de défiances, de craintes, de phobies, qui ne sont ni de sa profession ni de son âge, nous dit-on, qui empoisonneront toute son existence, le feront traître de visionnaire et le mèneront à sa perte.

Car il ne semble pas douteux que s'il avait eu plus de confiance en M. de Beaujeu, si dès le début, il n'avait fait son associé et son ami, au lieu de se songer qu'à accumuler contre ce galant homme toutes les précautions qu'on peut prendre contre un traître, il est très probable qu'ils auraient de concert reconquis cette embouchure du Mississippi devant laquelle il s'est apparemment tenu, dont il a pressenti la présence, et dont il s'est éloigné, sous l'influence de ses préventions contre le Commandant du Joly, par qui il redoutait d'être abandonné, pendant que celui-ci, gagné à son tour par l'esprit soupçonneux de l'explorateur, se crut un moment lui-même délaissé par Cavalier de la Salle errant à bord de la flûte "l'Aimable". Rappeliez-vous en effet, que l'expédition comprenait quatre navires: le vaisseau "le Joly," la frégate "la Belle," la flûte "l'Aimable" et une caïque, dont le nom de nous est pas parvenu. De Rochefort fut Saint-Domingue, la Salle avait pris passage sur le Joly. Mais à Saint Domingue, il avait préféré se transporter à bord de "l'Aimable," dont le capitaine, Aigrion, lui était devenu un objet de défiance, naturellement. Aigrion qui passait que par la suite, Aigrion qui dépendait de la Salle, plutôt, sans doute, que de rester avec lui, préféra couler son bateau et retourna en France où il fut emprisonné de ce fait. Quoiqu'il en soit, la Belle et le Joly à un moment donné étant perdus de vue, la Salle et Beaujeu se soupçonnèrent réciproquement de vouloir se brûler la politesse.

Les contestations fort aigres qui marquèrent à Rochefort les préparatifs de départ avaient mis des l'erreur ces deux hommes aux prises. Cavalier de la Salle se montra tout de suite tracassier, exigeant, ses exigences portant sur des questions ou de vanité ou d'intérêt, mais surtout sur les garanties que sa méfiance malade voulait s'assurer contre la capitaine de Beaujeu. Celui-ci, responsable de la traversée, défendit de son mieux la sécurité du voyage, mais finissait toujours par céder, moitié haineux accommodant, moitié désir de ne point déplaire au Ministre de la Marine, Seignelay, de qui il attendait diverses grâces. Toutefois il fallait bien qu'il s'ouvrit de contrariétés si vives, et c'est ainsi que dans ses lettres à Seignelay et à ses amis nous trouvons des indications précieuses sur le caractère de Cavalier de la Salle. "C'est un homme si défiant et qui à tellement peur qu'on ne pénètre dans ses secrets que je n'ose rien lui demander, dit-il dans une première lettre au Marquis de Seignelay; et dans une autre, ce n'est pas moi qui fais les difficultés, mais lui qui se les fait à lui-même; et dans une autre encore, c'est un homme chagrin."

Dans sa correspondance avec ses amis, Beaujeu naturellement s'ouvre davantage. "Ces défiances ne me plaisent pas, écrit-il à Cabart de Villemont dans une série de lettres dont j'extrait et mets bout à bout les phrases suivantes. Je le crois un fort honnête homme et véritable, mais jamais homme n'a été si Normand que celui-là, ce qui est un grand obstacle aux affaires. Je vous prie de ne pas montrer mes lettres de peur de lui donner des défiances qui nous empêchent de bien vivre ensemble. J'en ai parlé à des gens qui le connaissent depuis vingt ans. Il y en a très peu qui ne le croient pas frappé. Tous disent qu'il a toujours été un peu visionnaire. Cependant j'aurai toujours bonne opinion de lui.

Mais c'est un homme impénétrable et on ne peut jamais comme on est avec lui. Je fais tout ce que je peux pour avoir son amitié; je ne scâi si je réussirai. Il a dit à une personne de considération que l'amitié et la correspondance que nous avons lui étoient suspectes, aussi bien que la dévotion de Mme de Beaujeu aux Jésuites; il dit qu'ils la gouvernent. Il est d'une défiance incroyable. S'il s'aperçoit que je me sers des Jésuites pour faire tenir mes lettres comme vous me mandez je suis perdu et il ne me pardonnera jamais."

Vous voyez qu'à quarante ans comme à trente Cavalier de la Salle continue à avoir la hantise des Jésuites. Bien d'étonnant à ce qu'il passe pour un peu timbré. Et il est curieux de constater que dans une justification qu'il adressa à un de ses bailleurs de fonds, lui-même éprouve le besoin de protester contre l'accusation de folie. Car jusqu'ici je vous ai fait part de mon opinion et de celle de Beaujeu. Vous pourriez me dire à bon droit

# LE GOUVERNEUR ET MME RUSSELL DU MISSISSIPI



Voici une récente photographie de M. et Mme Russell. M. Russell vient de gagner son procès avec Mlle Birkhead, dactylographe, qui aurait voulu que le Gouverneur du Mississipi lui paye \$100,000 "pour cause."

que ma compétence est mince et que Beaujeu, lui, à longterm passé pour être prévenu contre Cavalier. C'était même l'avis de Seignelay, son ministre. Vous auriez raison, si nous n'avions pas une véritable confession de Cavalier de la Salle.

En effet, à deux reprises, il crut devoir, au cours de ses expéditions, se justifier auprès d'un de ses bailleurs de fonds qui était mécontent de la conduite de ses affaires. Et ici il est bon de vous rappeler que Cavalier de la Salle, comme tous les explorateurs de son temps, se livrait au commerce tout en poussant ses découvertes. C'est-à-dire que par privilège du Roy, il achetait et revendait les produits des contrées qu'il découvrait. Il avait donc à rendre des comptes à ceux qui lui avançaient des fonds, tout comme un négociant de nos jours dont les livraisons ne s'effectueraient pas aux échéances convenues. C'est ainsi qu'il est amené à écrire ce que je vais vous lire: "Surtout, Monsieur, si vous voulez que je continue, que je n'aie point à répondre à toutes les questions et les imaginations des Jésuites. Ils ont plus de loisir que moi et je ne suis pas assez rusé pour n'en avoir toutes leurs chimères. Je n'aurai point de peine à vous donner toutes les connaissances que vous me demanderez, mais aussi ne dois-je pas m'attendre que vous donniez créance à tout, et qu'il faille que je vous prouve que je ne suis pas fou." N'est-ce pas curieux de constater que Cavalier de la Salle est arrivé à se défendre d'être fou.

Et notez qu'il écrit cela en 1680, c'est-à-dire quatre ans avant ses démétiés avec Beaujeu et son départ pour l'expédition où il devait trouver la mort. Mais en 1682, dans une autre lettre de justification, il nous révèle bien plus clairement les faiblesses de son caractère. C'est un véritable portrait qu'il nous donne. "Pour ce que vous me mandés que mes amis mêmes disent que je ne suis pas populaire, je ne sais quels ils sont, n'en connaissant point en ce pays? Il y a bien de l'apparence que ce sont des ennemis plus fins et plus cachés que les autres. Je n'exécute personne parce que je scây que ceux qui me protègent en apparence ne le font pas par amitié, mais parce qu'ils y sont en quelque sorte engagés d'honneur, et qu'au fond ils croient que j'en ai mal usé avec eux. Il y a longtemps que je m'en aperçois et ces coups fourrés qu'ils me donnent me le montrent clairement. Après cela, Monsieur il n'est pas surprenant que je ne m'ouvre à personne, me défiant de tout le monde et en ayant des sujets que je ne scârais écrire. Pour ce que vous dites de mon extrême peur, je le reconnais assez moi-même, mais si je manque d'ouverture, ou de carresses pour ceux que je fréquente, c'est uniquement par une timidité qu'il m'est naturelle et qui m'a fait quitter plusieurs emplois où j'aurais pu réussir sans cela." Il n'y a pas à dire, manie du doute, méfiance morbide, un médecin, un Cabanis, s'il était là aujourd'hui, serait à même, sur le vu de ces lignes, de nous donner un diagnostic précis de la maladie nerveuse dont souffrait Cavalier de la Salle et qui paralysait en lui les qualités de l'homme d'action au moment même où elles lui étaient le plus nécessaires pour couronner l'œuvre grandiose de sa magnifique existence.

À ces défauts de caractère, Cavalier de la Salle en ajoutait un autre, qui en était la conséquence directe, car il découla de sa peur des Jésuites, et c'était d'exiger de ceux qu'il employait un vertigé exemplaire. Et certes, en principe, c'était très louable. Mais vraiment ce n'est pas avec des enfants de chœur qu'on pouvait avoir la prétention d'affronter les dangers que l'on courait parmi les féroces Indiens dont ont parcourait les territoires. Savez-vous à quels supplices étaient exposés ceux qui tombaient aux mains des Indiens, par exemple? Je vais vous en lire une description et vous m'en direz des nouvelles.

"Les prisonniers dépendent absolument du chef de l'entreprise. Celui qui a été condamné à mort est mené au travers du peuple rangé en ligne ou de la longueur d'un quart de lieue ou d'une demi-lieue et à mesure qu'il passe, ceux qui se trouvent vis-à-vis de lui donnent quelques coups soit en

# Faits Divers

Le malaise de l'Europe s'accroît. La conférence de Lausanne ne semble nullement promettre des résultats heureux et le ton des délibérations est loin d'être encourageant. L'attitude des délégués turcs et russes porte les pessimistes à prédire les événements les plus sombres.

On dit que si la conférence de Lausanne ne lui donne pas satisfaction, la Turquie continuera la guerre, tentera de rendre l'usage des détroits impossible aux Alliés, de saisir les puits de pétrole de Mossoul, de reprendre la Mésopotamie et de soulever chez les Musulmans une guerre sainte. Elle n'est pourtant pas sans savoir qu'entre un projet et sa réalisation il y a de la marge.

Athènes.—D'après les derniers rapports, les Arméniens ont perdu \$118,000,000, à Smyrne, lorsque les Turcs se sont rendus maîtres de cette ville.

Il a été reconnu à Genève que le budget français de la défense nationale avait été réduit de 7.9% alors que, par exemple, le budget anglais avait été accru de 19%, le budget japonais de 71%.

Le système métrique est en train d'être adopté par toutes les nations. On compte parmi ses prochains adhérents, la Grèce, la Pologne et le Japon. L'Angleterre ne tardera peut-être pas à les imiter, puisque les savants anglais se servent déjà du système en question.

La Cour Suprême a décidé de commencer le 2 janvier l'examen de l'appel des compagnies de navigation étrangères et américaines contre la décision du Juge Hand de New York soutenant l'opinion de l'attorney général Daugherty au sujet des paquebots.

On mande de Rome que Mussolini a donné des instructions pour que dans toutes les ambassades et légations et les consulats italiens à l'étranger, les représentants diplomatiques placent l'effigie du Dante comme symbole de la grandeur spirituelle de l'Italie. Le portrait qui sera envoyé dans toutes les ambassades et légations a été choisi par Gabrielle d'Annunzio. Le portrait est une gravure sur bois due à Adolphe de Carolis et représente le Dante Adriacius.

POUR LES ENFANTS

Une séance musicale et comique, organisée par les Enfants de Marie de la Cathédrale St. Louis, aura lieu dans la salle paroissiale, au No. 832 de la rue Dumaine, le lundi, 18 décembre, à 8 heures du soir, avec le concours d'artistes de la ville. Le but de cette soirée est de procurer aux enfants de l'école des cadeaux de Noël, qu'ils attendent avec impatience. Les amis de la Cathédrale se feront un devoir d'y assister.

giles qui estoient en l'air. Cette veue lui fit juger que ceux qu'il cherchait n'estoient pas loin, c'est pourqu'il tira un coup de fusil, afin que s'ils estoient proches de là, ils pussent l'entendre et lui répondre. Cela fit son malheur, car cela servit pour advertir les assassins qui se préparèrent. Ayant entendu ce coup, ils se doutèrent bien que ce devoit estre ledit sieur, qui venoit au devant d'eux; ils se disposèrent donc pour le surprendre. Le nommé Duhaut avoit passé la rivière avec Larchevesque, et comme Duhaut entroit de l'œil M. de la Salle qui venoit droit à eux, il se cacha dans de grandes herbes pour attendre au passage le dit Sieur, qui ne songeait à rien et n'avoit pas même rechargé son fusil après qu'il l'eut tiré. M. de la Salle aperçut d'abord le nommé Larchevesque, qui parut un peu plus loin, et lui demanda où estoit le sieur de Moranger, son neveu. Larchevesque lui répondit qu'il estoit à la dérive. En mesme temps il tira un coup de fusil tiré par ledit Duhaut, lequel estoit tout proche dans les herbes; le coup frappa ledit sieur à la teste, il tomba mort sur la place, sans que personne se parloir. Lorsque les assassins se furent tous rassemblés, ils despoüllèrent M. de la Salle avec la dernière cruauté et lui ostèrent mesme jusqu'à sa chemise; le chirurgien notamment, le traitoit avec dérision, tout nud qu'il estoit, l'appellant grand bacha. Après l'avoir ainsi despoüllé, ils le traînèrent dans des halliers, où ils le laissèrent à la discrétion des loups et autres bestes sauvages."

Ainsi mourut, le 19 mars 1687, par une belle journée de printemps, celui que le 14 mars et le 9 avril 1682, de par très haut, très puissant, très invincibles et victorieux Prince Louis de Grand, par la Grâce de Dieu Roi de France et de Navarre, quatorzième de son crux, ave spes unica.—Exaudit de Domines.—Te Deum.—Vexilla Domine salvum fac regem—parmi les salves de mousqueterie et les cris de "Vive le Roi!"—avait pris possession de la Louisiane et des embouchures du Mississippi, et s'était dès lors rangé parmi les plus grands hommes de notre histoire.

# L'AU-DELA DU "GRAND ROSE"

Je pus passer pour une femme encore jeune, et pourtant j'ai connu Mme Campan. C'est donc d'un personnage moderne que je parle.

Il est vrai que c'est un personnage dont la vie et la mort datent d'avant la guerre, ce qui le fait paraître vieux de plusieurs siècles.

Depuis que les femmes sont difficiles. Ce n'était pas une caricature. Sa personnalité n'était faite que de nuances, mais plus peremptoires que des couleurs crues. Haute sur jambes, plumeuse, riche ment, riche ment de noir, cette vieille fille, mariée pour finir avec le plus important notable de la ville, et tout de suite veuve, impressionnait même les enfants (puisque elle impressionnait) par la beauté de ses yeux. Ce n'était que des yeux bleus comme d'autres. Mais le regard qu'ils posaient sur vous était si lourd de soupçon et de mépris, si chargé d'orgueil qu'on en restait fasciné comme un petit oiseau par un grand rapace.

Une paire de bandeaux gris, peignée par des lunettes, une coiffure d'intérieur en dentelles noires, faisaient le reste du portrait.

Mme Campan n'était pas née noble. Ce que dit expliquait bien des choses. Sa maison n'était pas non plus un château. Pourtant, grande roturière dans sa belle demeure sur histoire, elle représentait à elle toute seule l'aristocratie de la ville. Les hobereaux des environs eux-mêmes, avec leurs particularités et leurs manières, baissaient la tête devant cette doyen-noblesse autoritaire.

Il arrive souvent que les petites villes renaissent d'instinct les lois de la féodalité, malgré tous les principes des républiques régnantes. Depuis le mendiant abbotté qui sonnait à jour fixe à la porte de ses communs, jusqu'aux privilèges qui franchissaient sa grille, chaque semaine, pour la réception officielle, tous en passant par le monde ouvrier et le commerce reconnaissent Mme Campan comme la suzeraine de la région. Elle faisait les hauts et les bas de la société, donnait le ton, recevait l'évêque, dirigeait d'un mot l'éducation des jeunes filles choisies au bal blanc qu'elle donnait chaque hiver. Quelqu'un qui cessait d'être reçu par elle, ne l'était plus par personne, et réciproquement.

Millenaire, elle était connue pour l'excellence de sa cave et l'opulence de ses grands diners. Son service bien stylé collectionnait les valets à mine de bedeaux et les bonnes de cœur. Ses manies faisaient loi pour un tel personnel. Depuis les vieux concierges jusqu'à la fille de cuisine, personne, à l'office, qui ne méprisât, en fait de mode d'éclairage, tout ce qui n'était pas la lampe à huile, la bougie ou la chandelle. Le feu, allumé le 15 octobre dans les cheminées quel que fut le temps, s'éteignait le 15 avril, également quel que fut le temps.

Il me semble que l'époque dans laquelle nous entrons ne saura plus réaliser de ces types absolus, véritables pièces de musée.

Sans enfant, comme bien on pense, Mme Campan ne manquait cependant pas d'héritiers. Une troupe de neveux et de nièces, ramifiés à l'infini par les mariages, se disputait ses faveurs, tremblait sous ses yeux d'aigle, et se défendait de respirer normalement, par crainte de la contrarier et de s'en repentir au grand jour de la lecture du testament.

Outre ses biens pécuniaires, la tentation maîtresse de la famille, c'était sa maison, le Grand Rose, située aux portes de la ville, vaste construction démodée, charmante et confortable au bout de son parc romantique, et dont les saules pleureurs, au-dessus d'un vaste bassin où nageaient des cygnes, faisaient rêver derrière les grilles tout le pays, paradis inaccessible où les élus ne pénétraient qu'en baissant les yeux.

Dans l'imagination des héritiers, la possession du Grand Rose devait conférer à celui qui s'y installerait après le décès la suprématie même et comme qui dirait les titres de noblesse de Mme Campan. Et ce mirage, pendant bien des années, oppressait certainement la liberté de toute la parenté, contraignait des vocations adolescentes, défendit des mariages d'amour, et le reste.

Elle mourut. Toute la région assista, sans s'être donné le mot, à ses funérailles, dernière fête où chacun avait enfin le droit d'être présent, même les pauvres, même les commerçants, même les petites gens de rien.

Ce que fut la lecture du testament, nous ne le savons pas. Mais, suprême acte d'orgueil et de malignité, le Grand Rose légué à la ville, j'ai, de mes yeux, assisté peu de jours après la mort de Mme Campan, lors d'un séjour estival dans le pays, à la vente aux enchères publiques qui fut faite sur les marches de son porton, dans son parc admirable. Dépit, sans doute, vengeance tardive et magnifiquement ironique? Comme "la vendue" des vins se terminait, on vit le commissaire-priseur présenter au public avide, fourmillant et scandalisé, les faux bandeaux et le râtelier de la morte, qui trouverent acquereur, on s'en douta.

Et pourtant, ce n'est pas cet immédiat au-delà, si terrible soit-il, qui dut faire sortir le fantôme de son caveau. Ne nous a-t-on pas raconté que la déincarnation totale ne s'achève qu'au bout de longues années?

Venez avec moi. C'est maintenant, en 1922, que nous allons pouvoir suivre Mme Campan, laquelle laisse, pour une nuit d'été, au fond de la maçonnerie finale, son squelette enfin nettoyé.

Corps glorieux semblable à ce que fut sa réalité, la voici, bien que transparente, richement vêtue de noir, haute sur jambes, coiffée d'un bonnet d'intérieur. Elle garde partout ses yeux de grand rapace, qui phosphorescents, brillent comme deux petites lampes électriques.

Elle arrive, légère et vacillante devant son pare. Légueuse à la ville, inhabitée, sa maison dominatrice, silencieuse comme un musée, doit garder jalousement le souvenir de la grande orgueilleuse à laquelle personne n'aurait osé succéder. Ses yeux bleus éblouissent. Elle ne comprend pas. Où sont les cygnes? Où sont les saules pleureurs? La silhouette du Grand Rose est bien là, dans le fond, et le revêtement de couleur tendre qui donna son nom à la demeure endurent toujours les murs.

Mais, à la place des arbres romantiques, à jamais disparus, de plats petits potagers, séparés les uns des autres étaient leurs penons de terre et leurs haricots parmi deux ou trois carres de fleurs ordinaires. Un vaste chemin boueux, encombré de démolitions, va de l'entrée principale aux communs, chemin public que ne ferme plus aucune grille.

Ici, remplaçant l'allée où jadis l'évêque du diocèse se promenait à ses côtés, tout en discutant avec déférence des décisions à prendre quant à la santé morale de la ville, un commencement de cité ouvrière élève ses petites maisons moines. Et quelle est cette grande ombre, là, au tournant? A-t-on construit quelque écurie?... Non, Cinéma?... Qu'est-ce que ce mot veut dire?

Emportée par le vent de la colère, la morte s'enfonce dans sa maison. Vide, éraillée, rapetassée, sa maison n'a brité plus, dans un coin, qu'un modeste commerçant et quelques locataires dispersés. Elle se rue vers les communs prête à chasser ses portiers, qui n'ont pas gardé la consigne. Sur les murs crochus, parmi la superposition d'affiches collées là chaque jour, elle découvre les vestiges de lettres étrangères qui disent que le Grand Rose fut, pendant des mois, une caserne belge. Elle ne sait pas qu'elle lit du flamand. Du flamand ici, dans sa ville, chez elle?

Parmi toutes les hideurs qui déshonorent ce qui fut sa propriété, Mme Campan, suzeraine féodale, torde, invisible, ses mains indignées. Va-t-elle continuer à rôder, spectre dangereux et courroucé, parmi l'irréparable? Attendra-t-elle le va-et-vient du jour et de voir circuler librement dans son domaine les passants affairés et juchés sur leurs bicyclettes, sans bonnes ni gouvernantes, les filles des jeunes filles qu'elle réprimandait, aducieuses bacheliers aux yeux écornés, aux bras nus, aux jupes courtes, petites provinciales évoluées qui font leurs études comme on prépare ses points pour la lutte, la lutte ardente de ce temps contre l'âtre muflesme général?

Mme Campan a baissé sa tête transparente. Elle croit que le tort fait à ses biens est un cas unique, une vengeance de la postérité contre son damnable orgueil. Elle ne sait pas qu'il y a une grille, ne sait pas qu'elle assiste en raccourci à l'histoire de toute une époque. Repentante, ignorante, elle reprend lentement le chemin de sa sépulture, grelottant amèrement de l'avoir quittée, ne souhaitant plus rien que de retrouver, parmi les os de son squelette, ce repos éternel si néfaste ment interrompu. Et, tandis qu'elle s'éloigne, désespérée, ses larmes de revenant derrière elle, brillent, dans la nuit noire, répandues sur le désastre de toutes petites taches de lune.—Lucie Delarue-Mardrus.

# UN GESTE EN ITALIE

Le Crucifix et le portrait du Roi seront rétablis dans toutes les écoles.

Rome.—M. Lupi, sous-secrétaire à l'Instruction publique, a adressé aux maires de toutes les communes du royaume la circulaire suivante:

"Ces dernières années, le crucifix et le portrait du roi ont été enlevés dans de nombreuses écoles du royaume. Ce fait constitue une violation qui ne saurait être tolérée d'une disposition réglementaire précise, ou c'est aussi et surtout une offense à la religion dominante de l'Etat, ainsi qu'au principe unitaire de la nation, symbolisé et exprimé en la personne de l'auguste souverain.

En conséquence, toutes les administrations communales sont formellement invitées à pourvoir à la restitution aux écoles qui en ont été privés des deux symboles sacrés de la foi et du sentiment national.

Le bruit du tonnerre peut être entendu sur une distance de vingt-cinq milles et la leur de l'éclair peut être vu sur une distance de cent cinquante à deux cents milles,